

Chaos, émiettement et reconstruction : pour une nécessité du fragment



COMITÉ SCIENTIFIQUE DE REVUE

BEGENAT-NEUSCHÄFER, Anne, Professeur des Universités, Université d'Aix-la-chapelle

BLÉDÉ, Logbo, Maître de Conférences, Université Félix Houphouët Boigny.

BOA, Thiémélé L. Ramsès, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny

BOHUI, Djédjé Hilaire, Maître de Conférences, Université Félix Houphouët Boigny

DJIMAN, Kasimi, Maître de Conférences, Université Félix Houphouët Boigny

KONÉ, Amadou, Professeur des Universités, Georgetown University, Washington DC

MADÉBÉ, Georice Berthin, Professeur de Universités, CENAREST-IRSH/Université Omar Bongo

SISSAO, Alain Joseph, Professeur des Universités, INSS/CNRST, Ouagadougou

TRAORÉ, François Bruno, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny

VION-DURY, Juliette, Professeur des Universités, Université Paris XIII

VOISIN, Patrick, Professeur de chaire supérieure en hypokhâgne et khâgne A/L ULM, Pau (64)

WESTPHAL, Bertrand, Professeur des Universités, Université de Limoges

ORGANISATION

Publication / **DIANDUÉ Bi Kacou Parfait**,

Maître de Conférences, Université Félix Houphouët Boigny, de Cocody-Abidjan

Rédaction / **KONANDRI Affoué Virgine**,

Maître de Conférences, Université Félix Houphouët Boigny, de Cocody-Abidjan

Production / **SYLLA Abdoulaye**,

Maître-Assitant, Université Félix Houphouët Boigny, de Cocody-Abidjan

SOMMAIRE

VIVIANE ASSEMIEN, (Université Félix Houphouët Boigny-Abidjan)

"NON A LA MORT QUI PREFERE LES PAUVRES": LE PROJET SOCIAL DU
PRESIDENT EVO MORALES EN BOLIVIE.

ADJATA COULIBALY, (Université Félix Houphouët Boigny-Abidjan)

ENTRE L'ORALITÉ ET L'ÉCRITURE : LA DÉCOMPOSITION/RECOMPOSITION
DU GENRE ROMANESQUE CHEZ BOUBACAR BORIS DIOP

PAUL GUEI KELANONDE, (Université Félix Houphouët Boigny-Abidjan)

ÉTUDE COMPARÉE DU REGARD DANS LES PETITS GARÇONS NAISSENT
AUSSI DES ÉTOILES D'EMMANUEL BOUNDZEKI DONGALA

KOUAME BADOUET, INSAAC

DIALECTIQUE DU (DE) CONTRUIT : LE VOHOU UNE ESTHÉTIQUE
PICTURO-IDENTITAIRE EN QUESTION

NEA MADOU ROGER, (Université Félix Houphouët Boigny-Abidjan)

LA CRÉATIVITÉ ONOMASTIQUE D'AHMADOU KOUROUMA : DE LA
CHAOTISATION A UNE EXPRESSION DE L'IDENTITÉ

DR N'GUESSAN JULIEN ATCHOUA (Université Félix Houphouët Boigny-Abidjan)

USAGES DES RÉSEAUX SOCIAUX NUMÉRIQUES ET SENS DE LA
COMMUNICATION POLITIQUE EN CÔTE-D'IVOIRE

DR KOUASSI FLORENCE EPOUSE ABOUA, (Université Félix Houphouët Boigny-
Abidjan)

LE COUP D'ÉTAT IVOIRIEN À TRAVERS LE PRISME LITTÉRAIRE FÉMININ :
CAS DE COUP D'ÉTAT DE REGINA YAOU

DR YOUSSEUF KOUMA, (Université Alassane Ouattara de Bouaké)

LA QUESTION DE L'ENRACINEMENT ET LA PROBLÉMATIQUE DE LA
CONSCIENCE HISTORIQUE EN AFRIQUE

DR PIERRE-CLAVER MONGUI, (Université Omar Bongo)

FORMES ET FIGURES D'UN UNIVERS RÉALISTE DANS LE ROI DE
LIBREVILLE DE JEAN DIVASSA NYAMA : ENTRE URGENCE SOCIALE ET
REPRÉSENTATION DE L'ÉCRIVAIN

DR YRO TIMBO ADLER VIVIEN, (Université de Korhogo)

L'EXPRESSION DU CHAOS DANS L'OMBRE D'IMANA DE VÉRONIQUE TADJO

DR NAKPOHAPEDJA HERVE COULIBALY, (Université Félix Houphouët Boigny-Abidjan)

LES INFLEXIONS DISCURSIVES CHEZ HOUELLEBECQ : MARQUES DIALOGIQUES ET ASPECTS DE LA MODERNITÉ

DR COULIBALY MOUSSA, (Université Félix Houphouët Boigny-Abidjan)

REINE POKOU DE VÉRONIQUE TADJO, UN LIVRE-CHAOS OU L'ESTHÉTIQUE DE L'ÉMIETTEMENT

DR PARE MOUSSA, (Université Félix Houphouët Boigny-Abidjan)

LA QUESTION DU « DIÂ-TIGUI-YA » DANS LE SUDAN OCCIDENTAL AU MILIEU DU XIVE SIÈCLE : LE REGARD D'IBN BATOUTAH

DR ABDOULAYE SYLLA, (Université Félix Houphouët Boigny-Abidjan)

LE SOCIOTOPE DU SUICIDE : LE SPLEEN COMME IDÉAL

PR MARIE-CLEMENCE ADOM,

NOYAUX RYTHMIQUES ET DISCONTINUITÉ NARRATIVE : FONDEMENTS D'UN ÉCLATEMENT DE LA PAROLE DANS LE « ZOUGLOU », POÉSIE URBAINE DE CÔTE D'IVOIRE.

PR KONANDRI VIRGINIE, (Université Félix Houphouët Boigny-Abidjan)

DES SOLEILS DES INDÉPENDANCES À MONNÈ, OUTRAGES ET DÉFIS : CONTINUITÉ ET RUPTURE"

PR DIANDUE BI KACOU PARFAIT, (Université Félix Houphouët Boigny-Abidjan)

FRAGMENTS ET TOTALITÉ DE/DANS LA SPIRALE DE FRANKETIENNE : POUR UNE MYTHOGENÈSE DU CHAOS

CONTRIBUTION

"DES SOLEILS DES INDEPENDANCES À MONNE, OUTRAGES ET DEFIS : CONTINUITE ET RUPTURE"

KONANDRI Virginie,

Maître de Conférences

Université Félix Houphouet Boigny

Ahmadou Kourouma est né en 1927 à Boundiali dans le nord-ouest de la Côte d'Ivoire. Fonctionnaire, international (Directeur d'une maison d'assurance), a résidé à Lomé au Togo.

Son premier ouvrage, *Les soleils des indépendances*¹, est paru en 1968. Très novateur par le thème, Kourouma est avec Charles Nokan, un des premiers à aborder le caractère stérile et illusoire des indépendances africaines et aussi par l'écriture (liberté notoire vis-à-vis de la langue de Molière), cet ouvrage a fait de lui un des grands de la seconde génération des écrivains négro-africains. Ceci est connu de l'œuvre de Kourouma et en devient la critique immédiate de sa production.

En Janvier 1990, il revient sur la scène littéraire avec *Monné, outrages et défis*², son deuxième roman qui obtient peu de temps après sa parution le prix des nouveaux droits de l'homme et qui est devenu depuis, grand prix littéraire d'Africaine Noire 1990.

Kourouma a donc produit en l'espace de plus de deux décennies (22 ans) deux œuvres majeures de l'histoire de la production littéraire africaine.

¹ KOUROUMA (Ahmadou). - *Les soleils des indépendances*, Paris, Seuil, 1970

² KOUROUMA (Ahmadou). - *Monné, outrages et défis*, Paris, Seuil, janvier 1990

Suivront aussi *En attendant le vote des bêtes sauvages*, *Allah n'est pas obligé* et *Quand on refuse on dit non*.

Le temps écoulé entre ces deux premières productions nous amène à nous poser quelques questions. Notamment comment un écrivain qui accumule presque quotidiennement des expériences nouvelles plus ou moins riches, heureuses ou malheureuses peut-il rester si fidèle à un choix (thème, écriture etc.) si lointain ?

Il s'agit dans cette étude de jeter un regard comparatif sur ces deux ouvrages, d'observer s'il y a continuité c'est-à-dire fidélité par rapport à la première œuvre ou s'il y a rupture. Cette démarche de critique diachronique vise à identifier les schèmes esthétiques de l'écrivain dans leur permanence ou dans leur variation pour manifester l'émiettement artistique, la déconstruction et la recomposition, nervures centrales du présent volume de *Nodus Sciendi*.

Et pour cerner cette problématique qui aurait pu nécessiter des conjectures sociologiques et psychologiques nombreuses, nous allons partir du thème principal de ces deux ouvrages, c'est-à-dire le pouvoir, puis dans un deuxième temps nous allons aborder l'aspect esthétique c'est-à-dire la langue, le discours qui soutient ce thème.

I- LA THEMATIQUE

Deux types de pouvoir se trouvent face à face et s'affrontent même dans l'un et l'autre roman : le pouvoir traditionnel, en face ou au dessus de lui, le pouvoir des indépendances dans *les soleils des indépendances* et le pouvoir colonial dans *Monné, outrages et défis*. En d'autres termes, l'œuvre de Kourouma s'appuie sur un thème récurrent : le pouvoir traditionnel notamment manding au contact de nouveaux pouvoirs, le contact étant

assuré grâce aux représentants officiels du pouvoir traditionnel, la noblesse sincère. Fama Doumbouya et Djigui Kéïta sont avant tout des princes.

"le prince du worodougou, le dernier légitime Doumbouya, s'ajoute à nous..."³

"Djigui, Djigui Kéïta, roi de Soba, le pays que vous héritez est une œuvre achevée"⁴

I-1. Le pouvoir traditionnel

Les romans de Kourouma offrent deux images différentes du pouvoir traditionnel du moins pour, ce qu'est des rapports immédiats que ces deux princes, nos héros entretiennent avec ce type de pouvoir.

Au moment où s'ouvrent *les soleils des indépendances*, Fama Doumbouya, le légitime descendant des Doumbouya du Horodougou a déjà perdu le pouvoir. Son cousin Lacina a été préféré à lui à la tête de Togobala, par le commandant.

Le prince vit ainsi en ville, dans la capitale c'est-à-dire au siège du pouvoir des indépendances (le nouveau pouvoir), loin de son peuple, coupé de son peuple dans un anonymat presque total.

Mais le choix de Fama de vivre dans la capitale ne doit pas s'interpréter comme un renoncement au pouvoir traditionnel car de ce pouvoir il a, contre vents et marées, conservé presque tous les aspects extérieurs : l'allure dans son lieu de résidence, l'honneur et la "dignité"⁵ à Togobala, son village natal, siège du pouvoir traditionnel. Et toute sa vie, toute son histoire sera une quête celle de la conquête ou plutôt de la reconquête de ce pouvoir.

³ *Les soleils des indépendances*, p. 11

⁴ *Monné, outrages et défis*, p. 15

⁵ La dignité de Fama est sauvée uniquement vis-à-vis de la population de Togobala. En réalité il se fait entretenir par Balla, son esclave et Damourou, son griot.

Dans *Monné, outrages et défis*, Djigui Kéïta est dès le début du roman, présenté dans l'exercice du pouvoir traditionnel.

Intronisé dans la pure tradition, roi de Soba, Djigui règne grâce aux puissances surnaturelles. Le grand sacrifice qui permet d'assurer la pérennité de la dynastie Kéïta et grâce à ses hommes (sbires, sicaires, marabouts, griots...) dirige de main de maître le peuple de Soba. Mais cette œuvre de Djigui va connaître des entraves avec l'annonce de la présence des Nazaréens dans le Manding et de l'éminence de leur arrivée à Soba. Il s'agit d'abord de l'alliance avec Samory avec son cortège de sacrifices (envois constants de chevaux, de guerriers, de bœufs, de provisions de toutes sortes) puis de la construction du tata qui mobilise toutes les forces de Soba.

L'action de Djigui va même subir des ruptures réelles avec l'installation effective de ces nazaréens à Soba. En effet, ces blancs qui constituent une véritable puissance, un nouveau pouvoir à Soba entrent en conflit ouvert avec le représenté par Djigui et affichent une volonté très nette de le supplanter. Dès lors, la tâche de Djigui Kéïta prend une autre dimension ; elle devient à l'instar de celle de Fama Doumbouya, une quête. Il ne s'agit plus de gouverner Soba mais de gérer au mieux le pouvoir traditionnel et surtout de mettre tout en œuvre pour le conserver. Cette lutte pour la conservation du pouvoir amène Djigui à accepter toutes les formes de compromission (serment d'allégeance aux Nazaréens répété tous les vendredis c'est-à-dire le jour de la grande prière musulmane)

Fama Doumbouya et Djigui Kéïta, dans leur quête sont tous deux entourés de "forces" des "Adjudants" au sens soviétique du terme dont l'action tant au niveau matériel que moral, leur permet de poursuivre leur œuvre et les maintient dans leur idéal.

Dans *les Soleil des indépendances* ces forces s'appellent :

- Salimata, l'épouse de Fama.

Par son commerce (vente à la criée de bouillie à l'aurore et de riz à midi), elle permet la subsistance matérielle du prince, dont l'essentiel de l'activité économique" dans la capitale se résume à la mendicité lors des funérailles de Malinké.

"Fama Doumbouya ! Vrai Doumbouya, père Doumbouya, mère Doumbouya, dernier et légitime descendant des princes Doumbouya du horodougou, retenu panthère, était un "vautour". Un prince Doumbouya ! Totem panthère faisait bande avec les hyènes"⁶

Mais l'action de Salimata auprès de Fama prend toute sa dimension de soutien et de lutte quand elle-même combat pour vaincre sa stérilité. En réalité, il s'agit d'une lutte pour la régénérescence de la dynastie Doumbouya car en cherchant à être mère, Salimata cherche par la même occasion à donner à Fama l'héritier tant désiré pour la poursuite et la survie de la lignée Doumbouya. Comme telle, son action est une participation active à la quête de Fama, la conquête du pouvoir. L'héritier n'est-il pas le continuateur de l'œuvre du père ?

Mais le combat de Salimata sera vain car il est dit et c'est cela le destin du prince confirmé par les caractéristiques de l'époque dans laquelle il vit, que la dynastie des Doumbouya doit s'achever avec lui.

"... La fin de ta tendance n'arrivera ni demain, ni après demain, ni un jour prochain. Il se fera un jour où le soleil ne se couchera pas, où des fils d'esclaves, des bâtards lieront toutes les provinces avec des fils, des bandes et du vent, et commanderont, où tout sera pleutre, éhonté, où les familles seront..."⁷

Cette perspective est bien négative. Elle annonce l'inévitable fin d'un règne, d'une dynastie, qui marque toutes les actions de l'ensemble des "forces" et réduit leurs effets sur Fama Doumbouya. Le sujet de la quête est, comme

⁶ Les soleils des indépendances, P.9

⁷ Les soleils des indépendances, PP. 101-102

nous verrons plus loin, l'un des éléments qui fondent la différence entre le premier et le second roman.

Balla, le sorcier, le seul cafre de Togobala, le sacrificateur attiré de la dynastie Doumbouya joue auprès du prince divers rôles :

Il se bat pour sa sûreté. C'est sur son insistance en effet que Fama se résout à dormir ailleurs que dans la case non encore purifiée du défunt cousin Lacina, le jour de son arrivée à Togobala. Les nombreux sacrifices qu'il fait à ses frais tout au cours du séjour de Fama à Togobala et son opposition certes sans succès, au maléfique voyage retour de Fama dans la capitale participent de ce même combat. Il lutte également pour le maintien et la redynamisation de la dynastie. Aussi convaint-il Fama de prendre en mariage Mariam qui malgré ses défauts (mensonge, infidélité que Balla a largement les moyens de soigner) a la fécondité d'une souris. Une autre préoccupation qu'il partage avec Diamourou, le griot est l'honneur du maître. C'est pourquoi tous les deux assurent pour le compte du prince, les grandioses funérailles de quarantième jour du défunt cousin Lacina.

Diamourou, le griot, le panégyriste de la famille Doumbouya. Au-delà de son désir de préserver l'honneur du maître à Togobala, Diamourou par sa vie et sa fonction suscite l'espoir et montre le chemin à suivre au dernier Doumbouya : accepter le pouvoir laissé en héritage par l'usurpateur, le cousin Lacina. En effet, l'expérience de sa fille qui en est la preuve, il la raconte avec beaucoup d'enthousiasme et de fierté. Matali, après avoir été l'amante d'une part du commandant blanc et eu de cette liaison deux enfants devenus de grands responsables politiques et administratifs sous les soleils des indépendances et d'autre part de bien d'autres toubas devient la douzième épouse de l'interprète le positionne comme celui qui a reçu à s'adapter aux nouvelles situations, aux nouveaux soleils sans renier le passé car Diamourou est aussi capable, quand la situation s'y prête de retrouver

ces traits et allures de grands griots. Ainsi lors du séjour du prince à Togobala, il reconstitue par son action et par son art l'univers du pouvoir traditionnel.

"... le griot Diamourou était intarissable et savant.

Et Fama trônait se rengorgeait, se boudait. Regardait-il les saleurs ? A peine ! ses paupières tombaient en vrai totem de panthère et les houmba : jaillissaient. Au petit ce matin d'harmattan, au seuil du palais des Doubouya, un moment, pendant un moment, un monde légitime plana, les salueurs tournaient Fama tenait le pouvoir comme si la mendicité, le mariage avec une stérile, la bâtardise des indépendances, toute sa vie passée et les soucis n'avaient jamais existé. Le griot débitait comme des oiseaux de figuiers. Les salueurs venaient et partaient⁸.

- La foi musulmane

Elle assure l'équilibre spirituel mais aussi psychologique de Fama indispensable à la réalisation de sa quête. En effet, dans l'univers morose de sa vie faite de chômage, de mendicité, d'humiliation etc., Fama Doumbouya semble trouver dans la région un rempart (il est fidèle à toutes les prières ; tous les matins, il se rend à la mosquée sans le premier salut) mais aussi une occupation : il joue le rôle de muezzin à la mosquée des Dioula.

Dans *Monné, outrages et défis*, les mêmes forces se retrouvent à la différence qu'elles sont toutes regroupées dans un espace unique de pouvoir rigoureusement organisé, le Bollada (siège du pouvoir traditionnel) et fonctionnent comme un système de contre-pouvoir, de garde-fous qui aide et maintient Djigui Kéïta dans une certaine ligne de conduite.

Il s'agit de Moussokoro, l'épouse, de Fadoua, le sacrificateur, Diabaté, le griot et de Yacouba, l'intégriste musulman.

⁸ *Les soleils des indépendances*, PP. 113-114

Moussokno est un élément moteur du règne de Djigui et de sa politique. C'est elle qui projette dans le peuple de Soba, les sensibilités et tempéraments du bolloda pour susciter en retour son adhésion.

Ainsi, selon les orientations politiques, elle adopte des attitudes différentes.

Par exemple, pendant l'attente du train, période d'espérance, son habillement est fait de boubous amples, symboles d'espoir, de bien-être, de joie.

Pendant la lutte contre les Nazaréens (les saisons de l'amertume), elle donne en sacrifice presque tous ses biens, la dimension de ses boubous se réduit, ses bijoux se ramènent de l'or au cuivre. Son rôle dans la conversation du pouvoir apparaît également à travers toutes les actions qu'elle conduit en vue de perpétuer la dynastie des Keïta : lutte pour le maintien en vue de sa progéniture, utilisation de moyens même occultes pour faire de son premier fils, Bema l'héritier du trône de Soba etc...

Moussokoro, par rapport à l'héroïne *des soleils des indépendances* connaît plus de succès dans ce domaine. Et cela n'est guère surprenant eu égard à la perspective adoptée par l'auteur.

- une perspective plus enchantante, plus positive qui fonde l'espoir-. Contrairement à la dynastie des Dombouya, celle des Keïta ne doit pas disparaître. Djigui Keïta devait donc mourir sans pouvoir atteindre Toukoro de son vivant car le faire signifierait un renoncement, un arrêt du cours de la dynastie.

" La pérennité est acquise... acquise à la dynastie des Keïta. Elle régnera sur Soba tant qu'une seule case de la ville tiendra debout debout.....Acquise...debout....debout. Acquise ... Une case debout"⁹. Et l'histoire que le griot Diabaté dresse de cette dynastie révèle qu'elle est

⁹ Monné, *outrages et défis*, p. 15

appelée à se renouveler et même à sortir victorieuse, toutefois dans un avenir encore lointain dans sa lutte contre le blanc. Ainsi treize générations de Kéita après Djigui règneront sur Soba. Parmi elles, le prodige Tiégbè II qui hissera Soba au dessus des grandes nations du monde.

"Avec un Kéita, un certain Tiégbè II, Djéliba présidait que nous, nègres (...) nous vaincrions les blancs un jour. Tiégbè II, après sa victoire, passera sept nuits dans le lit du chef de l'Etat français à Paris avec les sept épouses de ce chef. Il recevra la capitulation des maîtres de Londres, de Moscou et de Washington, leurs amendes honorables pour toutes les injustices tous les monnew que nous avons subis en raison de la couleur de notre peau"¹⁰.

Cette différence de perspective de ces deux romans loin d'être gratuité, loin de révéler une prise de position idéologique de l'auteur (Kourouma, un révolutionnaire?) restitue plutôt, l'ordre chronologique réel de ces deux textes et semble être par, un moyen de mettre en évidence les mouvements de pensée, les états d'âme des protagonistes de l'histoire africaine, *Monnè, outrages et défis*, le second roman dans l'ordre de parution raconte la période certes de souffrance et de servitude mais période d'espoir d'une libération prochaine, d'une indépendance future considérée par les africains comme une victoire sur le colonisateur blanc et une possibilité pour l'Africain.

Quand au premier roman *Les soleils des indépendances* écrit quelques années après les indépendances africaines, il fait le bilan de ces indépendances et met en exergue leur caractère illusoire et stérile ainsi que leur échec. Fadoua, il constitue la force surnaturelle la puissance occulte de Djigui et du trône. C'est lui qui transporte les fétiches protecteurs et qui officie les sacrifices indispensables au pouvoir... il incarne également l'ordre dans le

¹⁰ Idem, PP.192-193

royaume. Il veille en effet, au respect en tous lieux du roi par les et les étrangers.

Diabaté, le grand maître de la parole. Il est la conscience historique de la royauté, il est li livre fondamental, celui qui indique les voies à suivre. Ainsi, lorsque le roi Djigui accable par le serment d'allégeance qu'il doit faire au pouvoir colonial, s'enferme et refuse la vie donc le pouvoir, c'est lui dont l'art sait s'adapter aux tournures de l'histoire et à ses intempéries qui permet au royaume de sortir de l'impasse en transformant ce déshonneur en gloire.

"Kéita ! Kéita ! Totem hippopotame ! Levez vous pour triompher ; votre griot est là pour vous accompagner et vous glorifier. Puis silence suivit et de ce silence jaillit comme une étincelle un mot, de ce mot émergea une note, de la note un chant que les griotes reprirent entonnèrent en battant des mains à un rythme que Djéliaba récupéra sa cora pour en tirer une première épopée de laquelle sortit une deuxième et de la deuxième une troisième, de la troisième une quatrième et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il nous eût prouvé que Djigui restait le plus courageux de nos savanes et qu'il devait immédiatement se lever pour collaborer avec ceux qui avaient vaincu en rase campagne.

"Envoûte, moi Djigui, roi de de Soba, je me suis réveillé, levé. J'ai décidé de parler, de marcher, de manger, de respecter mes femmes, de prier, de vivre..."¹¹

Selon les circonstances, Diabaté initie le chant des monnew¹² ou organise le boribana ou fin des reculades¹³ au cours duquel il suscite l'espoir en créant une histoire positive de la dynastie Kéita.

Yacouba, le marabout hamalliste

¹¹ Monné, outrages et défis, p.47

¹² Ibid, p.49

¹³ Ibid, chapitre 12, pp 184-201

Il est la conscience religieuse de la royauté, le lien direct entre Allah et le Bolloda ; celui qui permet au roi de Soba de mieux s'imprégner des paroles de Dieu, d'être plus proche de Dieu.

"...Aussi, sans ni offenser de l'arrogance du marabout, j'ai répondu à ses salutations ; je lu ai parlé, lui ai demandé de demeurer quelques jours mon hôte : j'avais besoin de plus de pardon et de connaissance d'Allah. Il ne me restait que repentis, résipiscence très peu de prières à courber pour mériter la miséricorde divine"¹⁴

Ses différents enseignements ont conduit Djigui Kéita dont le comportement relève plus d'un syncrétisme religieux – en tant que musulman, Djigui ne devrait pas s'adonner au fétichisme et pourtant Fadoua est spécialement affecté au transport des ses fétiches – à mieux suivre les percepts de la religion musulmane source de bénédiction indispensable à son propre rayonnement et à celui de la dynastie. Ainsi Djigui réduit progressivement ses compagnes aux quatre plus anciennes ; il effectue deux pèlerinages à la Mecque (cinquième pilier de l'islam) il crée un orphelinat ("Ses enfants des pans de boubou" en vertu du commandement selon lequel les riches ont vis-à-vis des pauvres une obligation d'aide et d'assistance etc.

Au total, malgré les années qui les séparent (intervalle de parution des deux ouvrages) on note qu'il y a force similitudes entre Fama Doumbouya et Djigui Kéita en ce qui concerne leur parcours, leur quête.

I-2. Les nouveaux pouvoirs

Outre le pouvoir traditionnel, il y a dans l'un et l'autre ouvrage un autre type de pouvoir, généré de l'extérieur (occident, les nouveaux pouvoirs.

¹⁴ Ibid, p.162. C'est nous qui soulignons

Quelle est la spécificité de ces pouvoirs ? Comment se comportent-ils vis-à-vis du pouvoir traditionnel ?

Dans *Les soleils des indépendances*, ce nouveau pouvoir s'appelle l'indépendance. Il se caractérise par un formidable bouleversement des structures tant physiques que mentales. Ainsi au niveau géographique, les territoires issus du pouvoir traditionnel se sont trouvés morcelés : le Horodougou, royaume de Fama Doumbouya a été partagé entre deux pays aux frontières étanches, la république du Nikinai et la côte des Ebènes.

Au niveau politique, c'est l'apparition d'une part ; du parti unique avec ses corollaires : le président fondateur du parti unique, la carte du parti, et d'autre part, des nouvelles fonctions (ministre, député, ambassadeur, président de coopérative...) et de nouveaux corps de métiers (sous-préfet, douanier...) qui ont eu commun d'être exercés uniquement par les fils d'esclaves, les bâtards selon Fama.

Comme on le voit, l'indépendance dans son fondement et dans son organisation nie le pouvoir traditionnel. Et cette négation prend toute sa dimension dans la capitale (siège de l'indépendance) Fama est devenu un "vautour", un mendiant ; sur ses propres terres (le Horodougou) il est humilié par deux fois par les douaniers qui lui refusent la traversée de la frontière car il n'a même pas la carte d'identité, le symbole de reconnaissance de l'individu dans le nouveau pouvoir traditionnel, le nouveau pouvoir ; à Togobala, au siège du pouvoir l'oblige à le reconnaître, à s'agenouiller devant lui, à se soumettre à lui ; et pour couronner le tout, il est arrêté et jeté en prison comme un vulgaire bandit parce pouvoir.

"Une nuit, alors qu'il sortait de la villa d'un ministre avec son ami Bakary, tous deux furent assaillis, terrassés, ceinturés, bousculés jusqu'à la

présidence où on les poussa dans les caves. Fama y trouva tous ceux qu'il cherchait. Comme eux il était arrêté"¹⁵.

Dans *Monné, outrages et défis*, le pouvoir nouveau, la colonisation présente une spécificité réelle. En plus d'être généré de l'extérieur, il est directement et totalement géré par l'extérieur. Ses dirigeants en sont le gouverneur blanc, les officiers blancs etc. c'est-à-dire des personnes étrangères à Soba qui vivent en dehors du village, loin du peuple de Soba – le kébi, le siège du pouvoir colonial est situé au sommet de la colline kourouffi une des frontières du royaume – mais qui ont néanmoins pour ambition d'exercer totalement le pouvoir d'atteindre leurs objectifs (implanter les intérêts de la France, les faire prospérer et les faire respecter, "civiliser" de gré ou de force les populations etc.)

Aussi, à la différence du pouvoir des indépendances (*Les soleils des indépendances*, ne nie-t-il pas le pouvoir traditionnel. Au contraire, il le reconnaît, se l'associe même, mais en apparence seulement. En réalité, il s'agit pour lui, d'aliéner le pouvoir traditionnel, d'en faire un instrument, de l'utiliser pour atteindre ses fins. Ainsi, la nomination, au lendemain de la pacification de Soba, de Djigui par le gouverneur comme chef principal (un pouvoir de façade), la promesse d'amener les rails jusqu'à Soba et avec eux le tain, arrachent l'adhésion complète du prince au pouvoir colonial et en font l'allié le plus sûr. Dès lors, il ira de compromis en compromis (il accepte les diverses prestations et les travaux forcés...) et même tombera dans des compromissions en exploitant son peuple (cf. "le travail dans le travail"¹⁶ et en organisant un véritable génocide de son peuple avec les travailleurs forcés qu'il envoie "sissa sissa" sur les divers chantiers et fronts de guerre pour le plaisir d'avoir la paternité du train soba.

¹⁵ *Les soleils des indépendances*, pp. 164-165

¹⁶ *Monné, outrages et défis*, p.84

Que dire en substance de ce thème, le pouvoir traditionnel au contact de nouveaux pouvoirs ?

C'est un thème presque banal dans la littérature africaine. Beaucoup d'auteurs aussi bien ceux de la première que de la seconde génération¹⁷ s'y sont arrêtés, l'ont traité. Le mérite littéraire de Kourouma ne se situe donc pas de ce côté là. Il semble plutôt se mesurer par rapport au choix esthétique opéré qui constitue de toute évidence une rupture par rapport aux discours qui le précèdent et qui le suivront nécessairement.

En d'autres termes, l'originalité, la particularité de Kourouma réside dans l'esthétique, c'est-à-dire la langue, le mode de représentation, le discours qui soutient ce thème.

II- L'ESTHETIQUE

II-1. La langue

Dans les deux ouvrages, Kourouma utilise une langue particulière, une langue nouvelle qui va bien au-delà des méthodes usuelles d'ancrage culturel notamment l'utilisation des noms patronymiques, des idiomes, des termes africains rapidement traduits ou expliqués, du petit nègre etc.

Dans les deux cas, la langue malinké devient du point de vue syntaxique et structurel, le fondement principal du discours littéraire qui se caractérise par :

- des constructions insolites, "impropres" au regard de l'énonciation française normale.

*"Elle priait des sourates pieux"*¹⁸

¹⁷ Quelques auteurs ayant abordé ce thème :

Adiffi (Jean-Marie). - La carte d'identité, Paris : Hatier, 1980

Dadier (Bernard).- Béatrice du Congo, Paris : Présence africaine, 1970

Fantouré (Alioune).- Le cercle des tropiques : Paris : Présence africaine, 1972

Etc.

¹⁸ *Les soleils des indépendances*, p.28

"... Les veuves asseyaient le deuil"¹⁹

"Fama (...) planta sa grande taille parmi les pilotis"²⁰

"Le peuple fut levé et dispersé"²¹

"Tout le monde immola"²²

"Le cheval avait su que son maître avait fini"²³

- De nombreux néologismes au niveau lexico-sémantique

Ainsi on trouve pêle-mêle dans les deux romans des substantifs tels que "cassé", "vidé", "mauvaiseté", "menterie...", des adjectifs tels que "viandé" des verbes tels que "contrebander", "menotter", "nuiserie", "fainéantiser", "vaurieniser", etc.

- Des figures de style (images) fortement ancrées dans le terroir, dans la culture des protagonistes de l'histoire racontée.

"Fama était décidément stérile comme le roc, comme la poussière, comme l'harmattan"²⁴.

"... le cou collé à l'épaule par des carcans de sortilèges comme chez un chasseur de cynocéphales"²⁵.

"Le chef de Toukoro l'avait distingué à sa taille de fromager"²⁶

"... ses rêves sortaient aussi clairs et sûrs que la lame de l'exciseuse"²⁷

"Il devient immense connue la savane du Djoliba"²⁸

"... le pays était un lougan en friche"²⁹

- un recours systématique au patrimoine parolier mandingue, aux genres figés de la tradition orale notamment les proverbes, les dictons, les légendes, les mythes etc.

¹⁹ Idem, p.132

²⁰ Idem, p.11

²¹ Monné, *outrages et défis*, p.14

²² Idem

²³ Idem, p.279

²⁴ *Les soleils des indépendances*, p77

²⁵ Ibid, pp.38-39

²⁶ Ibid, pp. 99

²⁷ Monné, *outrages et défis*, p.100

²⁸ Idem, p. 100

²⁹ Idem, p. 16

"Quand un dément agite le grelot, toujours danse un autre dément"³⁰

"Quand on s'est engagé à tisser un pagne pour couvrir la nudité des fesses de l'éléphant, on s'est engagé à réaliser une besogne importante"³¹.

Sur ce plan, il est à remarquer que Kourouma va souvent bien au-delà de la simple traduction, du simple collage. Certains de ses emprunts à la tradition orale (mythe, légendes, chants...) sont présentés sous la forme d'événements réellement vécus par les personnages du roman. C'est le cas dans *Les soleils des indépendances*, du récit du chasseur Balla qui en fait, comme le dit Jean Dérive, un amalgame de deux types de chants de chasseur bien connus chez les Malinkés"³². C'est également le cas des mythes d'origine présentés comme directement vécus par les aïeux des deux princes³³ et qui explique d'une certaine manière, la présence dans les deux textes de nombreux rêves prémonitoires, de nombreuses prophéties etc.

Toutefois, par rapport à la langue, au discours *des soleils des indépendances*, on note dans le second roman, une plus grande recherche formelle dans l'énonciation et dans le choix du vocabulaire. Il apparaît nettement un effort pour une énonciation française plus académique, pour un vocabulaire plus riche, plus recherché qui frise quelques fois la préciosité (moult, antienne, marsouin etc.) et rend quelque peu rébarbative la lecture du roman une question se pose néanmoins. Doit-on se réjouir d'une telle évolution de langue de l'écrivain quand on sait que par la vigueur de son expression, par son naturel, par son audace, la langue *des soleils des indépendances* se libérait d'une certaine manière de la "tutelle de Paris" et permettait de même coup à l'élève" – l'écrivain africain, avant ce roman

³⁰ *Les soleils des indépendances*, p19

³¹ Monné, *outrages et défis*, pp.78-79

³² DERIVE (Jean).- "l'utilisation de la parole orale traditionnelle dans *Les soleils des indépendances*, p19d'Amadou Kourouma in *L'Afrique littéraire et artistique* n°54-88, 1980, p.1047

³³ - *Les soleils des indépendances*, pp. 98-102

- Monné, *outrages et défis*, p.18

semblait trop soucieux de respecter la langue française dans ses structures syntaxiques et sémantiques pour mieux être reconnu apte, par les maisons d'éditions françaises. Par la critique française etc. – de prendre son indépendance vis-à-vis du maître de s'm'anticiper.

En outre, l'attitude de l'écrivain dans le premier roman s'apparentait à une prise de position (idéologique : hisser les langues africaines notamment le Malinké au rang des autres mondialement connues. L'attitude actuelle serait un début de remise en cause de cette position ?

II-2. La narration

La conception de la fonction narrative, l'autre élément important de l'esthétique de Kourouma fait apparaître une différence fondamentale entre les deux romans. Même si dans les cas le dire du narrateur s'apparente à celui du griot.

Dans *les soleils des indépendances*, un narrateur attiré que la narratologie caractériserait "d'extradiégétique" et d'"hétérodiégétique" prend à son compte l'ensemble de l'histoire, de la diégèse, laissant une seule fois la parole à un personnage, pas n'importe lequel, pour raconter à son tour une histoire et devenir narrateur après lui. Il s'agit de Diamourou le griot. Cette situation mise en rapport avec l'étroite promiscuité entre le dire du narrateur et celui du griot semble révéler une des idées fortes qui sous-tendent l'œuvre de l'auteur : la révalorisation de la place du griot dans la société mandingue, la société de Fama, de Djigui et de Kourouma.

La narration dans le premier roman est donc de type classique. Toutefois une volonté sans doute encore timide mais très nette se fait jour dépasser ce cadre, ce canevas trop figé.

En effet, le narrateur, bien que n'étant pas un personnage de l'histoire qu'il raconte, n'hésite pas à dire "je", "nous", à s'adresser directement au narrataire, le lecteur etc.

"Il y a une semaine qu'avait fini dans la capitale Koné Ibrahima de race malinké, ou disons le en malinké : il n'avait pas soutenu un petit rhume"³⁴

Vous paraissez sceptique ! Eh bien, moi, je vous le jure et j'ajoute... "³⁵

Monné, outrages et défis offre quant à lui, une conception différente de la fonction narrative fondée sur une distribution plus démocratique de la parole. Il n'y a plus de narrateur attitré qui pose son regard sur le monde, qui impose au lecteur sa version des faits, sa vision du monde, il y a plutôt une narration polyphonique, une narration plurielle constituée par :

- le narrateur statutaire qui prend ici la forme de la troisième personne du singulier et se présente sous les traits d'un regard indéfini dont la fonction de narrer qui s'appuie sur la mémoire collective, celle du peuple de Soba devient secondaire par rapport à une autre : l'organisation du récit.

- le roi Djigui Kéita, dans la société référentielle, le roi jouit de libertés absolues. Et dans ce roman, cela se manifeste très clairement notamment dans la prise de parole où aucun propos du narrateur statutaire, ni aucun signe graphique n'annonce la parole du roi.

- Le griot Kindia Mory Diabaté : sa parole est inattaquable, valide, majeure et surtout autonome. Son dire est au sens juridique du terme une ordonnance. A ce titre il pourrait apparaître comme le narrateur officiel, le narrateur attitré ; mais il est mal à l'aise au regard de l'éthique de sa fonction - chanter la grandeur morale et les hauts faits – car l'époque et la société dans lesquelles il vit sont celles des servitudes et des humiliations.

Djigui, une fois encore, demanda à Diabaté de demeurer à Soba.

³⁴ *Les soleils des indépendances*, p.7

³⁵ *Idem*

Je ne peux pas, les cordes de ma cora ne vibrent plus ; j'ai oublié la généalogie des grandes familles ; ma voix ; elle aussi s'est éteinte. Seuls me restent mais bras.

"Seul me convient le labour. Je suis Diabaté de la grande lignée des grands griots, nous retournons à la terre quand les horon (les nobles) et les fama (les princes) cessent d'être des héros. J'irai cultiver jusqu'à ce que de nouveaux exploits de ceux que mes aïeux ont loués des siècles durant m'appellent des lougans"³⁶

Diabaté ne pourra se retrouver, retrouver les accents du grand historien qu'il est et créer une histoire, celle de la dynastie Kéita que lorsqu'arrive cette éclaircie, cet espoir le boribana³⁷ par lequel le roi Kéita dit non à la colonisation et décrète la fin des reculades et des humiliations.

- Le peuple, témoin privilégié des événements en tant qu'il est agent et patient de l'action coloniale, le peuple est un élément historique qui se situe au-delà du temps et des événements. Il s'implique donc dans la narration en tant que partie prenante et donne sa version des faits – elle est surtout une prise de position par rapport aux actes posés par le roi et le bolloda mais aussi par la colonisation et ses structures – qui s'oppose aux versions officielles et leur imprime une nouvelle dimension relative.

On le constate aisément, dans *Monné, outrages et défis*, il y a presque un refus de l'histoire officielle – la narration est plurielle et parfois même dialogique avec des versions contradictoires présentées d'un même événement³⁸. Et cela semble révélateur de la part de l'auteur, d'une option pour une nouvelle historiographie africaine : la recherche diversifiée des sources d'information pour une meilleure émergence de la vérité historique, plurielle par essence et qui par ce fait s'oppose à la vérité officielle.

³⁶ *Monné, outrages et défis*, p. 42

³⁷ *Idem*, ch.12

³⁸ L'histoire de Moussokoro , chapitre 10 et 11

Au niveau idéologique, ce choix de l'écrivain correspond de toute évidence à l'expression du pluralisme des opinions en gestation dans les sociétés africaines.

Mais au-delà de la conception même de la fonction narrative, il apparaît très nettement que le second roman met en exergue une plus grande maturation de l'écrivain quant aux techniques de création romanesque ce qui dès lors pose *les soleils des indépendances* comme un essai, une tentative réussite et offre de son narrateur l'image d'une instance de type expérimental.

Que conclure ?

Un trait fondamental caractérise la production romanesque d'Ahmadou Kourouma, tant au niveau du thème qu'au niveau de l'esthétique : la continuité. Pour ce qui est de la thématique, tout laisse à penser que l'auteur s'achemine vers une trilogie. Le prochain roman pour lequel nous souhaitons une attente moins longue, ne portera -t-il pas selon les dires de l'auteur même³⁹ sur la période actuelle ?

Au niveau esthétique on note plutôt une différence dans la conception de la fonction narrative qui loin d'être une véritable rupture, semble être la preuve d'une plus grande maîtrise par l'auteur de la technique d'écriture romanesque. Et cela n'est certainement pas fait pour déplaire !

³⁹ Jeune Afrique n° 1558 du 13 novembre 1990